
Présentation

CHRISTOPHE GRELLARD
Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

PIERRE-MARIE MOREL
ENS de Lyon

Les *Petits traités d'histoire naturelle* d'Aristote – les *Parva naturalia* pour reprendre le titre latin en usage depuis le XIII^e siècle – posent une question essentielle pour toute enquête sur l'âme : quelles sont les opérations ou les affections que nous pouvons dire « communes à l'âme et au corps » ? Ces opuscules formulent et développent en effet, au cœur de la « psychologie » entendue en son sens étymologique, une problématique que l'on dirait aujourd'hui « physiologique ». Qu'ils enquêtent sur la sensation et les sensibles, la mémoire, le sommeil et les rêves, la longévité du vivant, la respiration ou encore la vie et la mort, ils convergent tous pour confronter la définition générale de l'âme aux propriétés du corps. Sous ces dernières, comprenons aussi bien : les propriétés élémentaires, comme le chaud et le froid ; les propriétés organiques, comme la résistance des tissus, les mouvements du souffle ; les accidents du vivant, comme les impressions sensibles, les maladies ou l'épaisseur du sang.

Cette manière d'aborder la question de l'âme est incontestablement originale. La psychologie du *Timée* de Platon constitue, il est vrai, un précédent remarquable, qu'Aristote n'ignore pas et qu'il doit affronter en plusieurs lieux de nos traités. Il n'est pas certain, cependant, qu'elle exerce sur la philosophie de l'âme à proprement parler une influence comparable à celle d'Aristote. Il est vrai que le *Timée* sera la référence obligée en ce qui concerne le thème de l'animation cosmique pour toute la tradition platonicienne postérieure. Toutefois, Aristote refuse d'envisager sérieusement qu'il y ait une « âme du monde » et sa philosophie de l'âme ouvre une tout autre perspective. Appliquant les grands principes formulés dans le traité *De l'âme*, les *Parva naturalia* établissent un lien nouveau, avec une précision encore inégalée dans le *corpus* philosophique, entre la traditionnelle et vénérable conception de l'âme comme principe de mouvement et de connaissance, et cette partie de la philosophie naturelle qui prend avec le Stagirite un essor considérable : la science du vivant.

Aristote cède-t-il ainsi du terrain face aux conceptions matérialistes de la vie? Le développement de la physiologie à l'intérieur même de la philosophie de l'âme, en consacrant l'incorporation de la *psuchê*, est-il compatible avec la thèse de sa nature incorporelle? En réalité, dans les *Parva naturalia*, en tout cas si l'on adopte un point de vue global sur les traités, l'âme ne cesse pas d'être incorporelle : elle n'est jamais réduite aux états et aux mouvements du corps, car, conformément à la définition canonique du traité *De l'âme*, elle est au corps comme la forme – immuable et incorporelle – est à la matière. Elle en est comme le programme de développement et le principe vital, la disposition première et fondamentale, grâce à laquelle nous pouvons dire du corps qu'il est « en vie ». L'âme dont les *Parva naturalia* examinent les effets est une âme incorporée, mais ce n'est pas pour autant une âme corporelle. La physiologie elle-même ne s'explique pas intégralement par des facteurs physiologiques.

L'ensemble que forment nos opuscules, plus qu'aucun autre traité du *corpus* aristotélicien, révèle en tout cas dans toute son ampleur et dans toute sa diversité ce que l'on pourrait appeler les effets matériels de l'animation. Sous cette lumière, la leçon fondamentale du traité *De l'âme*, à savoir l'unité substantielle du composé, prend une force inattendue : l'âme, sans être réductible aux effets physiologiques de sa puissance, n'existe pas ailleurs ni pour une autre fin que dans et pour le corps qu'elle anime. Le corps n'est donc pas un substrat indifférent. Ainsi, l'art du charpentier ne descend pas dans les flûtes, contrairement à l'opinion de ceux – notamment les tenants pythagoriciens de la transmigration des âmes – qui croient que « n'importe quelle âme pénètre au hasard dans n'importe quel corps¹ ». De même que la flûte est l'instrument approprié à l'art du musicien, et non à celui du charpentier, toute matière n'est pas apte à recevoir n'importe quelle forme. Mais en animant le corps qui lui est associé, loin de corrompre sa propre nature, l'âme révèle l'étendue de sa présence et de son efficacité. Perspective d'une profonde originalité, qui nous invite à une révision radicale du concept d'âme et de ses relations avec le corps.

De l'Antiquité au Moyen Âge, les lectures, commentaires, traductions et paraphrases d'Aristote témoignent d'une attention soutenue à ces textes et aux questions qu'ils posent. Il devenait donc indispensable, à l'heure où l'on compte de nombreuses analyses et traductions récentes des *Parva naturalia*², d'avoir un aperçu d'ensemble de leur réception et de leur fortune.

1. *De an.*, I, 3, 407b 21-23.

2. Pour les indications bibliographiques récentes sur l'ensemble des traités, voir notamment : R.A.H. KING, *Aristoteles. De Memoria et reminiscentia*, dans E. GRUMACH et H. FLASHAR eds., *Aristoteles Werke in Deutscher Übersetzung*, Band 14, Teil II, Berlin, Akademie Verlag, 2004 ; P.-M. MOREL,

Réception, lorsqu'il s'agit de lectures directes, d'influences manifestes et de mentions explicites. Fortune, plus généralement, lorsque se produit également une transformation critique de l'héritage, notamment durant les périodes hellénistique, impériale et médiévale. Si l'on perd alors en fidélité littérale, on continue de faire vivre les *Parva naturalia* à la faveur d'une lecture renouvelée.

Les auteurs des contributions qui suivent ont abordé les principaux thèmes qui caractérisent cette histoire : le devenir de la physiologie et de la médecine antique (P.J. Van der Eijk et M. Hulskamp), les enjeux de la botanique naissante (L. Repici), l'étude des facultés de l'âme dans les développements postérieurs du platonisme (R.A.H. King), les théories du mouvement animal et la connexion des *Parva naturalia* et du *De motu animalium* (P. De Leemans), le développement de la doctrine originelle dans la tradition péripatéticienne (A.L. Carbone ; C. Di Martino), l'étude de la mémoire et de l'interprétation des rêves par le Moyen Âge latin (J. Brumberg-Chaumont ; C. Grellard), la réception arabe des traités (R. Hansberger) et son influence sur l'Occident médiéval (J.-B. Brenet).

Ils ont aussi confronté les approches thématiques à l'étude de tel ou tel des traités. Ainsi, à propos du *De somno et vigilia*, C. Grellard ; P.J. Van der Eijk et M. Hulskamp ; sur le *De sensu*, C. Di Martino ; J.-B. Brenet ; sur le *De memoria*, R.A.H. King ; J. Brumberg-Chaumont. On constate ainsi que la lecture unitaire des *Parva naturalia* est une pratique relativement récente, favorisée par les éditions modernes, alors que l'Antiquité et le Moyen Âge ont généralement envisagé les traités séparément ou par groupes.

Les thèmes abordés constituent autant de carrefours et de cadres où les *Petits traités* d'Aristote sont convoqués, corrigés, dépassés. Les *Parva naturalia* occupent, on va le voir, une place centrale dans les débats postérieurs sur le rapport entre la philosophie de l'âme et la philosophie naturelle dans son ensemble. Les textes qui sont rassemblés dans ce volume reposent tous sur ce constat. Pour le reste, ils ne prétendent pas unifier des traditions de lecture dont certaines n'ont pas entre elles de lien direct, ni exhiber une sorte de *vérité* antique et médiévale, un legs un et commun, des *Parva naturalia* d'Aristote. Certaines analyses reconnaîtront des traces vives de leur influence dans les pensées plus tardives. D'autres, à l'inverse (comme celle de P.J. Van der Eijk et M. Hulskamp), concluront à des arrêts et à des ruptures dans l'histoire que les opuscules ont ouverte, quand l'Aristote des *Parva naturalia* cesse, ici ou là, de faire autorité.

La question de la perpétuation ou de la perte d'influence d'une *doctrine*, outre qu'elle obéit parfois à des considérations strictement matérielles et non intellectuelles, peut être assez naïve dans ses sous-entendus : faut-il se féliciter de la fortune des traités comme si elle faisait en elle-même argument ? Doit-on, inversement, chercher à dater la fin du règne aristotélicien en physiologie pour célébrer l'avènement de modèles scientifiques plus recevables ? Une autre question, plus programmatique ou plus topologique, devrait se poser : les lectures antiques et médiévales des *Parva naturalia* ne révèlent-elles pas l'apparition d'un *champ* nouveau, une manière nouvelle d'organiser la physiologie et d'en formuler les problèmes ? On peut en effet se demander si Aristote, en composant les *Parva naturalia*, n'esquisse pas une sorte de genre philosophique et scientifique, à l'intérieur de l'enquête sur l'âme.

Peter Schrijvers, dans un article de 1976³ consacré au sommeil dans une tout autre tradition, chez Épicure et Lucrèce, évoquait ce qu'il appelait avec bonheur les « *Parva naturalia* épicuriens ». L'expression n'est pas seulement pertinente pour indiquer ce qui, sur tel ou tel point, fait songer aux *Parva naturalia* d'Aristote dans le chant IV du *De rerum natura* de Lucrèce, comme l'étude des sens, de la mémoire et des visions mentales, ou encore de la formation des rêves. Elle invite également à identifier un *genre* de questions qui, après Aristote et grâce à lui, deviennent typiques de la psychologie avant la période moderne. À vrai dire, P. Schrijvers ne faisait que le suggérer. Les contributions qui suivent invitent à aller au-delà. Qu'il nous soit permis, au vu de leurs résultats, de formuler ici l'hypothèse suivante. L'Aristote « psychologue » n'est pas seulement l'auteur du traité *De l'âme* et des principes généraux de l'enquête sur l'âme. Lorsque, dans les *Parva naturalia*, il énumère puis aborde les différentes propriétés, opérations ou fonctions dont il dit qu'elles sont « communes à l'âme et au corps », il apparaît aussi comme le fondateur des lieux spécifiques qui structurent la psychologie ancienne et médiévale. On pense toujours avec Aristote, même contre Aristote.

3. P.H. SCHRIJVERS, « La pensée d'Épicure et de Lucrèce sur le sommeil (*DRN*, IV, 907-961, Scolie *ad* Epicure *Ep. ad Her.* 66). Un chapitre des *Parva naturalia* épicuriens », *Cahiers de philologie*, 1 : *Études sur l'épicurisme antique*, Villeneuve-d'Ascq, Publications de l'université de Lille 3, 1976, p. 231-259.